

La Vieille Croix.

Toute la soirée, dans la salle basse de la ferme des Uselles, pendant que les gens faisaient cuire des châtaignes sous la cendre, et que les femmes, assises en demi-cercle autour de la vaste cheminée, activaient du pied la pédale de leurs rouets, on écoussait d'un doigt agile les haricots ou les fèves de la dernière récolte, le vieux berger nous avait débité, dans son patois briard, quelques-unes de ces histoires de revenants dont il possède un répertoire inépuisable et qui font de lui le feuilletoniste attiré des longues veillées d'hiver.

Son aspect falot, sous l'ample limousine de bure grise, sa voix chevrotante, la conviction profonde de son accent, son geste rude, le pittoresque naturel de son expression, tout, dans les naïfs propos du conteur, prédisposait singulièrement aux imaginations fantastiques et justifiait l'attention religieuse dont il était l'objet.

Joignez à cela la mise en scène impressionnante de cette salle sombre aux poutres enfumées, aux recoins obscurs et inquiétants, à peine éclairée par une chandelle grossière et par un feu de souches dansant dans la cheminée avec les salamandres du foyer, le ronronnement monotone des rouets, le tic-tac lent et soyeux du coucou dont la gaine de bois brun dressé le long du mur, les aboiements prolongés des chiens de garde errant à l'entour de la ferme et hurlant à la lune, et vous comprendrez qu'un petit frisson peut bien passer dans les moelles d'un garçon de seize ans quand il s'agit pour lui, après une soirée pareille, de rentrer seul au village voisin, à travers une demi-lieue de landes désertes.

Devant la porte de la ferme se déroulait le mince ruban de route blanche qui menait au logis. Je m'y engageai en sifflant avec cette résolution affectée qui n'est qu'une forme particulière de la peur naissante.

Le temps était sec et la nuit pas trop noire ; mais sur la lune passaient de moment en moment des nuages bas qui faisaient courir sur le paysage des ombres mystérieuses ; et les objets environnants prenaient alors des attitudes hostiles ; d'innocents pompiers éblouaient des gestes de menace, les petits bouquets de bois semés de loin en loin senténaient comme pour dissimuler quelque embuscade, et autour des mares, les vieux saules trapus avaient l'air d'un conciliabule hydrocéphale mirant dans l'eau morte leurs têtes bossuées et difformes.

Je sifflais plus fort et je hâtais le pas ; mais tout à la fois cependant jusqu'à l'entrée du chemin creux de Fontaine-au-Roi.

La paysage prend une physionomie plus sombre et plus violemment sinistre.

Entre deux talus de terre rougeâtre se dressant presque à pic, la route étroite, encaissée, labourée d'ornières profondes des par les roues des chariots, dévale par une pente rapide pour aboutir à un vallou boisé ou serpente en un maigre filet d'eau qui, par les temps de pluie, se donne des airs d'importance et devient presque un torrent.

De place en place, des carrières de sable ouvrent dans les talus des anfractuosités noires comme des gueules de four, évi-

demment propices à toutes les traîtrises, et dont l'œil cherche en vain à sonder la profondeur. Quelques arbres rabougris dominent la crête du talus, et comme suspendus au-dessus de la route, dressent tragiquement leurs bras décharnés par les bises de l'automne.

Mais ce qui achève de donner à ce lieu mal famé un cachet d'étrangeté et un caractère singulièrement lugubre, c'est une grande croix blanche qu'on aperçoit de loin, tout au fond du val, et qui a l'air de vous attendre là-bas pour vous barrer le chemin.

De fait, moi allure se ralentit ; je cessai soudain de siffler, et les histoires saugrennes du vieux berger me revinrent à la mémoire, celle surtout de la Mau-Croix, qui a donné son nom à ce terroir du canton de Fontaine-au-Roi.

Presque toutes ces croix qu'on rencontre aux carrefours des routes ont une origine peu recommandable. Elles sont là pour perpétuer le souvenir de quelque sacrilège ou de quelque assassinat aux circonstances monstrueuses.

Celle-ci avait été élevée sur le théâtre même d'un drame sanglant qui s'était passé vers la fin du second Empire.

Deux frères, originaires d'un hameau voisin, s'étaient amourachés tous deux de la même fille, un beau brin de courtisane, mais une jubeienne fort évaporée, à qui tous les garçons faisaient la cour et qui était la reine de tous les bals de village.

Elle s'était lancée à l'aine avant qu'il tirât au sort et lui avait bien promis de l'épouser, c'est à dire, en bon-patois briard, de l'attendre fidèlement s'il amenait un mauvais numéro, ce qui fut malheureusement le cas.

Mais c'était bien long, sept années, et la première n'était pas encore écoulée, que le cadavre, dispensé, lui, du service militaire par la présence de son frère-sous les drapeaux, l'avait déjà suspendu dans le coar volage de la belle courtisane.

Or, à l'occasion de la fête de Fontaine-au-Roi, le soldat avait obtenu quelques jours de permission. Il vint au pays et ne tarda pas à s'apercevoir du mariage. De toute la soirée, on le vit pas paraître au bal où les jeunes se troussaient galement au son du crin-crin et du flageolet. Il s'était réfugié au cabaret et buvait dans un coin de grands verres d'eau-de-vie de marc en roulant des yeux féroces.

Vers minuit pourtant, au moment où l'infidèle sortait du bal au bras de son nouvel amoureux qui s'était offert pour le conduire aux Uselles, ils trouvèrent à la porte, les guettant au passage, le soldat, abominablement gris, qui les accabla d'injures et de reproches. Des camarades s'interposèrent ; on parvint à le calmer, et l'ivrogne fit mine de rentrer se coucher.

Mais le lendemain, au petit jour, on trouvait sur le bord de la route le corps de son frère cadet littéralement haché, la tête presque séparée du tronc ; dix pas plus loin le soldat, qui s'était embroché lui-même avec son grand sabre de cavalier, et enfin, sur un tas de cailloux, la fille accroupie, à gorge déployée, — incurablement folle.

Depuis ce temps, le vallou tout entier était maudit. Il n'y pouvait plus rien de bon que des orties, des charlons, des ronces et de la ciguë. A chaque instant, des voitures versaient en descendant la pente ; l'an dernier encore, un ouvrier s'était tué en faisant sauter un fourneau de mine dans les carrières du chemin creux.

Enfin, le vieux berger pour sa part, affirmait avoir vu, de ses yeux vus, par une nuit sans lune,

deux formes humaines assises sur les marches de gré de la Mau-Croix, et qui s'étaient évanouies en fumée à son approche.

Or, le lendemain même, il s'était aperçu qu'un de ses moutons avait la maladie, et en quinze jours, il avait perdu plus de la moitié de son troupeau.

Je savais bien que tout cela était chimérique et grotesque. Mais raisonnons donc avec la peur, la peur qui vous poursuit et vous talonne sans que vous osiez vous retourner pour regarder en arrière, la peur dont les doigts invisibles froilent vos cheveux et les font se hérissier sur votre front, la peur qui vous happe au cou par derrière et vous étirent comme avec une paire de tenailles au point de vous couper la respiration !

Les talus s'abaissaient graduellement en arrivant vers le fond boisé du vallou. Maintenant la route était bordée de part et d'autre par des buissons et des bouquets d'ormes de plus en plus suspects et je n'étais plus guère qu'à une vingtaine de mètres de la Mau-Croix.

Là, je me trouvais tellement oppressé que je dus faire halte. Le bruit de mes pas ne résonnait plus sur la route sèche, je sentis alors que ma terreur s'accroissait de cette aggravation du silence ; et pourtant je restai sur place, dans l'impossibilité où j'étais de mettre un pied devant l'autre.

Oh ! le silence formidable de la campagne endormie ! Pas un chant de crapaud, pas un glissement de soulevé dans les feuilles mortes, pas un bruissement d'insectes dans l'herbe, pas un souffle d'air dans les branches dénudées. Et c'était, j'en eus vaguement conscience, c'était cette absence même de mouvement et de bruit qui me terrorisait.

Ce silence pesant n'avait pas l'air naturel. Rien à craindre de précis, et tout à redouter à droite et à gauche, devant et derrière soi, comme si les mille poitrines d'ombre de l'inconnu retenaient leur respiration avant de se ruiner dans une attaque inopinée et sournoise.

Et toujours cette grande diablerie de croix qui, du geste blanc de ses deux bras manchots, semblait me faire signe de n'aller pas plus avant !

Je passai là une vilaine minute d'angoisse irraisonnée, et j'aurais peut-être cédé à l'envie folle de rebrousser en arrière, si mes jambes qui fléchissaient sous moi n'avaient été hors d'état de me porter.

Tout à coup, à vingt pas de moi, dans un taillis de ronces et d'arbutus, un coup de feu retentit, suivi d'une courte exclamation de colère et d'un bruit de course précipitée dans les bronzailles sèches.

Expliquez cela comme vous voudrez ; j'en ai peine un sur-saut de surprise en me tournant de ce côté. Ma poitrine se dégonfla, ce fut presque avec un soupir de soulagement que je vis apparaître la figure, peu catholique pourtant, d'un braronnier émergissant du talus, son fusil de chasse à la main. Il avait dû manquer son coup, car il jurait comme un païen. Il fut, au moins aussi surpris que moi de me trouver là, planté comme un terme. Il me jeta un regard de travers qui ne promettait rien de bon et se renfonça brusquement sous bois en grommelant des menaces contre les sacrés galopins qui seraient bien mieux dans leur lit qu'à espiionner les gens.

Moi, je lui aurais volontiers sauté au cou. Le mauvais caractère était rompu. Cet être vivant, à mine rébarbative, dont la rencontre en plein jour, au coin d'un bois, pouvait à bon droit, en toute autre circonstance, passer

pour un danger réel, m'avait délivré comme par enchantement de l'oppression de l'invisible et de l'insupportable angoisse où je m'hypnotisais. Il avait suffi que le péril inconnu que je sentais planer sur moi prit un corps pour qu'il m'apparût méprisable et pour que je fusse débarrassé de mes vaines terreur.

Maintenant, le passage reprenait un aspect débonnaire ; la vieille croix elle-même avait perdu tout son formidable prestige ; et c'est d'un pas dégagé que je gravis sans hâte, la pente opposée du vallou, encore que la route longeât de près le cimetière de Fontaine-au-Roi.

VENISE LA NUIT.

On ne nous avait certainement pas assez vanté la beauté du ciel et les délices des nuits de Venise. La lagune est si calme dans les beaux soirs que les étoiles n'y tremblent pas. Quand on est au milieu, elle est si bleue, si unie, que l'œil ne saisit plus la ligne de l'horizon, et que l'eau et le ciel ne font plus qu'un voile d'azur, où la rêverie se perd et s'endort. L'air est si transparent et si pur que l'on découvre au ciel cinq cent mille fois plus d'étoiles qu'on n'en peut apercevoir dans notre France septentrionale. J'ai vu ici des nuits étoilées au point que le blanc argenté des astres occupait plus de place que le bleu de l'éther dans la voûte du firmament. C'était un semis de diamants qui éclairait presque aussi bien que la lune à Paris. Ce n'est pas que je veuille dire du mal de notre lune ; c'est une beauté pâle dont la mélancolie parle peut-être plus à l'intelligence que celle-ci. Les nuits brumeuses de nos ténées provinciales ont des charmes que personne ne goûte mieux que moi et que personne n'a moins envie de renier. Ici la nature plus vigoureuse dans son influence, impose peut-être un peu trop de silence à l'esprit. Elle endort la pensée, agite le cœur et domine les sens. Il ne faut guère songer, à moins d'être un homme de génie, à écrire des poésies durant ces nuits voluptueuses : il faut aimer ou dormir.

Pour dormir, il y a un endroit délicieux : c'est le porche de marbre blanc qui descend des jardins du vice-roi au canal. Quand la grille dorée est fermée du côté du jardin, on peut se faire conduire par la gondole sur ces dalles, chaudes encore des rayons du couchant, et s'être dérangé par aucun importun piéton, à moins qu'il n'ait, pour venir à vous, la foi qui manqua à saint Pierre. J'ai passé là bien des heures tout seul, sans penser à rien, tandis que Catullo et sa gondole dormaient au milieu de l'eau, à la portée du sifflet. Quand le vent de minuit passe sur les tilleuls et en secoue les fleurs sur les eaux ; quand le parfum des géraniums et des giroflera monte par bouffées, comme si la terre exhalait sous le regard de la lune des soupirs embaumés ; quand les couples de Sainte-Marie élevant dans les cieux leurs demi-globes d'albâtre et leurs minarets couronnés d'un turban ; quand tout est blanc, l'eau, le ciel, le marbre, — trois éléments de Venise, et que du haut de la tour de Saint Marc une grande voix d'airain plane sur ma tête, je commence à ne plus vivre que par les pores, et malheur à qui viendrait faire un appel à mon âme ! Je végète, je me repose, j'oublie. Qui n'en ferait autant à ma place ? Com-

ment voudrait-on que je pusse me tonner pour savoir si mon sieur un tel a fait un article sur mes livres à monsieur un astro a déclaré mes principes dangereux, et mon cigare immoral ! Les plaisirs inattendus sont les seuls plaisirs de ce monde. Hier je voulais aller voir le lever de la lune sur l'Adriatique ; mais je ne pus goûter Catullo le père à me conduire au rivage du Lido. Il prétendait, — ce qu'ils prétendent tous quand ils n'ont pas envie d'oublier, — qu'il avait l'eau et le vent contraires. Je donnai de tout mon cœur le docteur au diable pour m'avoir envoyé cet asthmatique qui rend l'âme à chaque coup de rame, et qui est plus habillard qu'une grive quand il est irru. J'étais de la plus mauvaise humeur du monde quand nous rencontrâmes, en face de la Salute, une barque qui descendait doucement vers le Grand Canal en répandant derrière elle, comme un parfum, le son d'une sérénade délicieuse.

Tourne la proue, dis-je au vieux Catullo ; tu auras au moins, j'espère, la force de suivre cette barque.

Une autre barque, qui flânait par là, invita mon exemple, puis une seconde, puis une autre encore, puis enfin toutes celles qui humaient le frais air du canal et même plusieurs qui étaient vacantes, et dont les gondoliers se mirent à cingler vers nous en criant : Musica ! musica ! d'un air aussi affamé que les Israélites appelant la manne dans le désert. Dix minutes, une flottille s'était formée autour des dillettantes ; toutes les rames faisaient silence, et les barques se laissaient couler un gré de l'eau. L'harmonie glissait mollement avec la brise, et le haut-bois soupirait si doucement, que chacun retenait sa respiration de peur d'interrompre les plaintes de son amour. Le violon se mit à pleurer d'une voix triste. La harpe fit entendre deux ou trois gammes de sous harmoniques qui semblaient descendre du ciel et promettre aux âmes souffrantes sur la terre les consolations et les caresses des anges. Puis le cor arriva comme du fond des bois, et chacun de nous crut voir son premier amour venir du haut des forêts de Frioul et s'approcher avec les sons joyeux de la fantasia. Le hautbois lui adressa des paroles plus passionnées que celles de la colombe qui poursuit son ami dans les airs. Le violon exhalait les sanglots d'une joie convulsive ; la harpe fit vibrer généralement ses grosses cordes, comme les palpitations d'un cœur embrasé, et les sons des quatre instruments s'éteignirent comme des âmes heureuses qui s'embrassent avant de partir ensemble pour les cieux. Je recueillais leurs accents, et mon imagination les entendit encore après qu'ils eurent cessé. Leur passage avait laissé dans l'atmosphère une chaleur magique, comme si l'amour l'avait agitée de ses ailes.

Il y eut quelques instants de silence que personne n'osa rompre. La barque mélodieuse se mit à fuir comme si elle eût voulu nous échapper ; mais nous nous élançâmes sur son sillage. On eût dit d'une troupe de pétrils se disputant à qui saisir le premier une dorade. Nous la pressions de nos proues à grandes ailes d'acier qui brillaient au clair de la lune comme les dents embrasées des dragons de l'Armée. La fugitive se dévra à la manière d'Orphée ; quelques accords de la harpe firent tout rentrer dans l'ordre et le silence. Au son des légères arpegges, trois gondoliers se rangèrent à chaque flanc de belle qui portait la syn-

phonie, et suivirent l'adagio avec une religieuse lenteur. Les autres restèrent derrière comme un cortège et ce n'était pas la plus mauvaise place pour entendre. C'était un coup d'œil fait pour réaliser les plus beaux rêves, que cette file de gondoles silencieuses qui glissaient doucement sur le large et magnifique canal de Venise. An son des plus savants motifs d'Obéron et de Guillaume Tell, chaque ondulation de l'eau, chaque léger bondissement des rames semblaient répondre affectueusement au sentiment de chaque phrase musicale. Les gondoliers, debout sur la poupe, dans leur attitude hardie, se désinçaient dans l'air bleu, comme de légers spectres noirs, derrière des groupes d'amis qu'ils conduisaient. La lune s'élevait peu à peu et commençait à monter sa face curieuse au-dessus des toits ; elle aussi avait l'air d'écouter et d'aimer cette musique. Une des rives de palais du canal, plongée encore dans l'obscurité, découvrait dans le ciel ses grandes dentelles noires, puis des ombres que les portes de l'enfer. L'autre rive recevait le reflet de la pleine lune, large et blanche alors comme un bouclier d'argent, sur ses façades muettes et sereines. Cette file immense de constructions féeriques, que n'éclairait pas d'autre lumière que celle des astres, avait un aspect de solitude, de repos et d'immobilité vraiment sublime. Les minces statues qui se dressent par centaines dans le ciel semblaient des volées d'esprits mystérieux chargés de protéger le repos de cette muette cité, plongée dans le sommeil de la Belle au bois dormant, et condamnée comme elle à dormir cent ans et plus.

GEORGE SAND.

Le service télégraphique des Philippines.

Washington, 25 mars. — Le général Greely, chef du service des signaux, a reçu de Manille une dépêche annonçant que le service du corps des signaux est établi au nord de la ville d'une façon si complète que le général Otis dirige de son quartier-général de Manille les mouvements et les opérations des troupes.

La dépêche suivante est arrivée aujourd'hui au département de la guerre :

Principe, 25 mars.

Adjutant général à Washington. Troisième de la Géorgie — 36 officiers, 921 hommes, 21 employés civils, 15 chevaux — parti aujourd'hui, à cinq heures du matin, de Nuevitas, sur le transport Logan pour Savannah.

Les enfants ressentent les effets de la nourriture prise par leur mère nourricière.

Le professeur W. B. Cheadle, de l'Hôpital Ste-Marie, et auteur d'un traité sur l'alimentation des enfants, a démontré, par les expériences que les maladies épuisantes ont pour résultat de priver les enfants des gras et des hypophosphites.

Le Dr Thompson dit que l'Huile de Foie de Morue est ce dont ces mères et ces enfants ont besoin.

L'Emulsion de Scott est une pure Huile de Foie de Morue Norvégienne, contenant des hypophosphites.

L'Assemblée militaire cubaine.

La Havane, Cuba, 25 mars. — La séance secrète de l'Assemblée militaire cubaine tenue hier il a été admis que une dissolution en ce moment serait préjudiciable aux intérêts de l'armée, et il a été conséquemment décidé de remettre à huitaine la discussion sur le projet de dissolution, discussion qui devait avoir lieu aujourd'hui.

Il a été également décidé de faire de nouveaux efforts pour améliorer la situation, en envoyant Senor Hevia et Villadon à Washington pour exposer la question au président McKinley et essayer d'obtenir sa coopération pour augmenter la somme destinée aux troupes cubaines.

Senor Hevia et Villadon sont partis ce matin pour les Etats-Unis.

Nominations dans le service de Recensement.

Washington, 25 mars. — M. Morrison, directeur du recensement, a fait les nominations suivantes : William C. Hunt, du Massachusetts, statisticien en chef des statistiques de la population ;

Lagrange Powers, du Minnesota, statisticien en chef des statistiques de l'agriculture, à Chicago. Ces deux messieurs sont des statisticiens bien connus. M. Hunt a rempli les mêmes fonctions dans le dernier recensement. M. Powers a été autrefois chef du Bureau des ouvriers du Minnesota et candidat aux fonctions de directeur du recensement actuel.

Achat de minéral de fer par le gouvernement Japonais.

San Francisco, Californie, 25 mars. — D'après B. H. Stenhouse, de San Francisco, associé avec son beau-frère, Anthony Gadsby, d'Escondido, Basse-Californie, dans l'exploitation des gisements de fer sur la côte de San Isidro, à cinquante milles au sud d'Escondido, un contrat vient d'être signé entre Gadsby et le gouvernement japonais pour la livraison aussi prompte que possible de cinq cents tonnes de minéral de fer.

Inauguration du canal de Port-Arthur.

Port Arthur, Texas, 25 mars. — L'inauguration officielle du canal maritime de Port Arthur a eu lieu aujourd'hui en présence de plus de trois mille personnes venues de toutes les parties de la région. Les gouverneurs Sayers, du Texas, Jones, de l'Arkansas, et Stanley, du Kansas, étaient tous les membres de la législature du Texas, de nombreux membres de la législature du Kansas, une députation de capitalistes étrangers et de nombreux excursionnistes ont pris part aux cérémonies.

Le programme comprenait un défilé de yachts, de remorqueurs et de bateaux d'excursion dans le canal.

Aux docks de Port-Arthur, après un discours du maire R. N. Strong, M. E. J. Martin, vice-président de la compagnie de chemin de fer de Kansas City, Pittsburg et Gulf, les gouverneurs Sayers, Jones et Stanley, M. Mac Vicar, maire de Des Moines, le congressional Cooper, de Beaumont, Texas, et l'honorable Frank Doster, du Kansas, ont pris la parole.

Le nouveau canal a 37,700 pieds de longueur. Il relie Port-Arthur, le terminus du chemin de Kansas City, Pittsburg et Gulf, à la Prairie Sabine. Il a finalement une profondeur de 25 à 30 pieds. Le but des promoteurs est d'amener les navires du Golfe jusqu'à Port-Arthur, créant un nouveau débouché pour les voyageurs et les marchandises à destination du Mexique, de l'Amérique du Sud et des ports européens.

il faut être juste, je reconnais que j'en eusse fait tout autant de mon côté. Car, avoir toujours devant les yeux vos longues dents jaunes... un vieux piano... ça n'est vraiment pas une fête !

Malgré tout, Eléonor s'entêta encore :

— Eh bien ! malgré toutes vos méchancetés, ma chère enfant, j'aurai le courage de vous dire que vous êtes en train de passer à côté du bonheur. L'occasion n'a qu'un cheveu qu'il faut s'empresser de saisir...

— Qu'est-ce qu'il faut saisir, vieille toquée ?

— Votre bonheur. Vous l'avez à portée de votre main. Ces mots éveillèrent-ils une curiosité dans l'esprit d'Isabel ? toujours est-il qu'elle s'écria avec vivacité :

— Vous dites ?

— Je me demande, — reprit avec précipitation la vieille Anglaise, croyant avoir trouvé le moyen de placer son argumentation, — je me demande comment vous ne vous êtes pas aperçue, vous si peripécacée d'habitude, que vous n'avez qu'à avancer la main pour saisir la situation la plus enviable, la plus enviable... Comment n'avez-vous pas vu, et depuis longtemps, que lord Lyford est amoureux fou de vous, et qu'il ne demande qu'à faire de vous une duchesse de Clair-ton.

violamment contractés.

— Alors !... vous avez vu ça, vous !... Alors !... lord Lyford vous a chargé d'une mission... Vous vous occupez de mariages, maintenant !... Tant pour cent... La commission en dehors !... Eh bien !... en voilà assez !... Je vous remercie...

— Je parlerai moi-même à lord Lyford... Quant à vous, Graham... faites-moi le plaisir de filer !... Allons ! honte !... De face et de profil, j'ai beau vous retourner, vous m'êtes également insupportable.

Eléonor se retirait, et elle accourait aussitôt chez le duc. Elle n'était pas par trop fâchée de son entretien... Mlle Charlemont n'avait pas dit "non" tout d'abord... Elle s'expliquait, avait-elle dit, avec lord Lyford... Ça pourrait très bien marcher cette grosse affaire-là.

Aussi, une fois en présence du duc, lui dit-elle avec un petit air entêté :

— Je lui ai parlé... Et elle ne me paraît pas trop mal disposée. Et milord de sa froter les mains, de s'agiter en tout sens et de donner l'espoir aux plus amoureuses espérances.

Une heure plus tard, Isabel arrivait chez son parrain, en ouragan. La disposition pouvait être bonne, comme l'affirmait Eléonor, mais il n'y paraissait pas, car Mlle Charlemont avait sa physionomie des plus mauvais jours.

— Ah ça ! commençait-elle, s'asseyant en face du duc et le regardant dans le blanc des yeux, ce qui le rendit tout tremblant, qu'est-ce que j'apprends ? Qu'est-ce que vient de me raconter cette vieille loufoque de Graham ?... Vous êtes amoureux de moi, et vous voudriez m'épouser !... Elle s'est trompée, n'est-ce pas ? elle est complètement rognée, et c'est elle-même qui a pris ça sous son tour de cheveux !

— Mais non, Isabel, balbutia le duc, mon cœur le plus cher.

Miss Charlemont joignit les mains.

— Ah ! mon pauvre parrain... vous n'avez réellement pas de chance !... Vous êtes bien la dernière personne que je songerais à épouser.

— Mais, Isabel... C'est matériellement impossible... mais vous n'y songez pas !... moi, votre femme !... mais je vous rendrais tout simplement l'être le plus malheureux de la terre...

(A continuer.)

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

No 15. Commencé dimanche 27 novembre.

MARIE LA MODISTE

Par Pierre Lotin et A. de Trail

DEUXIÈME PARTIE.

L'AMERICAIN.

FAUVRES GENS.

[Suite.]

Elle se retourna vivement, puis toute rongieuse recula de quelques pas, immobile devant un grand jeune homme d'allure distinguée.

Il se plaça entre la jeune fille

et la voiture dans laquelle celle-ci allait entrer afin de l'empêcher d'y monter.

— Puis, avec les marques du plus profond respect, s'excusa de la façon brusque avec laquelle il l'avait abordée.

— Je vous ai effrayée, mademoiselle, pardonnez-moi, mais j'ai craint si fort de vous voir disparaître dans cet omnibus, que c'est sans réflexion, sans comprendre et la porte de moi accéder, que je me suis permis de vous arrêter dans votre élan.

— J'avoue que j'ai eu véritablement peur, dit l'enfant toute émue.

— Oh ! je suis encore plus maladroite que je ne le pensais, fit le jeune homme, je vois que je vous ai causé une émotion pénible. Comme je le regrette ! Vous allez bien, n'en gardez rancune ?

— Non, non, fit spontanément la jeune modiste, au visage de laquelle une subite rougeur monta, n'attachez à cela pas plus d'importance qu'il ne faut, j'ai été surprise, voilà tout... je m'attendais si peu à vous rencontrer !

Le jeune homme souriant lui dit alors :

— Vous ne regrettez plus que le hasard m'ait procuré le plaisir de vous revoir ?

— Non, monsieur, fit Marie avec un embarras non dissimulé, non, mais...

Elle s'arrêta ne sachant comment exprimer sa pensée, puis continua :

— Je suis pressée, très pressée... aujourd'hui il faut que je vous quitte.

— Comment, déjà ! vous ne me laissez même pas le temps de m'informer de votre santé, de celle de votre mère, Mme Dubouillet était souffrante ?

Le jeune homme cherchait à retenir la modiste, mais celle-ci semblait gênée, embarrassée, et jetait à droite et à gauche des regards effrayés.

— Mais qu'avez-vous donc, mademoiselle Marie, vous paraissiez inquiète aujourd'hui, ennuyée même, moi qui suis si heureux de vous rencontrer, de pouvoir m'entretenir quelques instants avec vous !

mal interprétés... Pierre Delvocat fit un soubresaut, et ses yeux, si doux d'expression lorsqu'il avait abordé Marguerite, lancèrent des éclairs.

— Qui donc nous a remarqués, mademoiselle, qui donc s'est permis... serait-ce un ou deux des employés de votre maison ? Quelqu'un peut-être la personne qui a osé mal interpréter les relations amicales qui nous lient ? s'écria-t-il avec une réelle indignation.

— Non, monsieur, ce n'est pas un des employés de la maison Varochon qui nous a vus, murmura Marguerite embarrassée.

— C'est quelqu'un de votre famille alors ?

— Non, fit la jeune fille, hésitant à continuer devant la subite colère de son interlocuteur.

— Mais enfin, dit Delvocat devenant encore plus pressant, il faut absolument que je sache, je vous en supplie !

Marie fit un violent effort.